



HAL
open science

Les pasquins aragonais de 1591 : quelques figures de la contestation politique sous Philippe II

Paloma Bravo

► **To cite this version:**

Paloma Bravo. Les pasquins aragonais de 1591 : quelques figures de la contestation politique sous Philippe II. Le pouvoir au miroir de la littérature en Espagne aux XVI et XVII siècles, 2000. hal-03825166

HAL Id: hal-03825166

<https://hal.science/hal-03825166>

Submitted on 21 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les pasquins aragonais de 1591 : quelques figures de la contestation politique sous Philippe II.

Paloma BRAVO
Paris III

C'est dans un Aragon affaibli face à une Castille de plus en plus puissante et présente, qu'éclate, au cours de l'été 1591, la révolte de Saragosse. L'incident qui met le feu aux poudres est en apparence minime et concerne une question de procédure : les agents de l'Inquisition se sont arrogés le droit de transférer vers leurs propres geôles un prévenu qui séjournait dans la prison du royaume ; or, les lois aragonaises envisageaient ce lieu d'incarcération comme un lieu d'asile où tous ceux qui se réclamaient du privilège de la *Manifestación* pouvaient, tant que durait leur procès, trouver refuge et compter sur la protection du plus haut magistrat aragonais — le Grand Juge—. Malgré cela, le 24 mai 1591, le tribunal du Saint-Office décide d'outrepasser la loi et de s'emparer d'un prévenu dont ils instruisent depuis quelques semaines la cause. Cet homme n'est autre que l'ancien secrétaire d'État de Philippe II, Antonio Pérez. Condamné à mort en Castille pour crime de lèse-majesté, il a trouvé refuge en Aragon où il compte se servir des spécificités juridiques du royaume pour échapper aux agents du roi. De peur que les tribunaux aragonais ne prononcent un non-lieu, le Saint-Office, s'appuyant sur de faibles présomptions, se décide à intervenir. Pour les habitants de Saragosse, qui n'ont jamais vraiment admis la présence en Aragon de la nouvelle Inquisition et qui interprètent ce transfert comme une nouvelle preuve de la toute-puissance castillane, l'heure de la révolte a sonné. Celle-ci est marquée par deux temps forts : le 24 mai les insurgés reconduisent en triomphe Antonio Pérez vers la prison de la *Manifestación* et humilient les représentants du Saint-Office et du roi ; le 24 septembre à l'occasion d'une deuxième tentative de transfert, ils libèrent Antonio Pérez qui prend la fuite. Entre ces deux dates, les insurgés occupent le terrain en agissant à la fois sur le front judiciaire —en œuvrant pour l'acquittement de Pérez—, et sur le front de la polémique —en diffusant toute une série de textes destinés à gagner l'opinion à leur cause. Ce sont ces documents que nous nous proposons d'étudier ici.

Circonscrits à la seule ville de Saragosse et conçus et diffusés en l'espace de quelques semaines, ils constituent un ensemble relativement homogène de pamphlets que les témoins interrogés au cours des procès désignent unanimement du terme de

"pasquins"¹. En fait, cette appellation recouvre des pièces relativement hétérogènes. Si la majorité des documents sont des poèmes à tonalité burlesque ou satirique, certains libelles en prose adoptent un ton érudit et un point de vue plus juridique et historique ; par ailleurs, au gré des événements de l'été 1591, les pasquins privilégient certains thèmes et certains destinataires, constituant de véritables "grappes" ou "faisceaux de textes"².

Jusqu'au 24 mai, ni libelles, ni placards, ni pasquins. La révolte se produit spontanément et exprime les tensions et frustrations accumulées depuis de nombreux mois contre l'Inquisition et contre les agents du roi ; le verbe y accompagne l'action sous la forme d'invectives et de cris de ralliement.

Après l'insurrection du 24 mai, même si quelques groupes armés continuent de se produire en ville, l'épée est le plus souvent abandonnée en faveur de la plume. Les pasquins contribuent, alors, à asseoir le pouvoir des rebelles en conjuguant plusieurs procédés.

D'abord, ils s'attachent à répandre et à célébrer la nouvelle de la victoire des insurgés, tel ce *Romançe* qui, transformant les protagonistes de l'insurrection en héros, propose une vision magnifiée de la révolte :

Ilustrísimos varones,
de ilustre sangre y prosapia,
fieles patrones del reino
más leal de toda España[...]

con palio, os recibe el mundo,
todos al cielo os levantan
y coronan vuestras sienas
con mil eternas guirnaldas ;

Y con victoriosas lenguas,
lleva la parlera fama,
por todas partes a prisa,
la nueva de tal hazaña.

¹ Un certain nombre de ces textes manuscrits sont parvenus jusqu'à nous insérés dans les différents procès menés contre les rebelles; ils se trouvent dans différents fonds d'archives espagnols —Archivo Histórico Nacional (Consejos, Leg 23707-23711) et Archivo General de Simancas (Est. Leg. 339, f. 25-63)—, français —la section des manuscrits de la Bibliothèque Nationale de France (Esp. 88, f. 76-84, Esp. 89, f. 293 et svtes, Esp. 90, f. 179-180)— et hollandais —la Koninklijke Bibliotheek de la Haye (cf. les *Cartas que el señor Don Juan de Austria...* à la cote 128 B 3, ce document est connu sous le nom de *Manuscrito de la Haya*). L'exploration de ces fonds nous a permis de rassembler quelques dizaines de pasquins, ce qui, étant donné la fragilité du support—des placards et des feuillets manuscrits— et le contexte particulièrement dangereux pour les partisans des rebelles, constitue un ensemble honorable. Néanmoins, il n'est pas impossible que de nouvelles pièces viennent, un jour, compléter le corpus actuel. En effet, même si d'ordinaire les copies de ces pamphlets sont groupées dans les dossiers d'instruction et s'avèrent, pour cette raison, faciles à retrouver, il leur arrive d'être noyées au milieu des dépositions. Certains pasquins, récités de mémoire par tel ou tel témoin, ne nous sont parvenus qu'à l'état de trace : un titre, une description, quelques vers lacunaires. Ces bribes sont difficiles à repérer et impliquent une relecture attentive de liasses considérables. Il n'est pas impossible, en outre, que d'autres fonds d'archives —le British Museum ou l'Archivo Municipal de Zaragoza, par exemple— conservent des témoignages intéressants, voire même, quelques exemplaires.

² Nous empruntons ces expressions à JOUHAUD, Christian, "Les libelles en France dans le premier XVII^e siècle" (*XVII^e siècle*, avril-juin 1997, n° 195, p. 203-217).

D'autre part, la satire mise en œuvre dans les pasquins s'inscrit dans la continuité des rituels de désacralisation dont les agents de l'Inquisition et du roi ont été victimes pendant le soulèvement du 24 mai. Ainsi, l'un des thèmes autour duquel s'organise la représentation négative du marquis d'Almenara —envoyé en Aragon par Philippe II pour y imposer un vice-roi castillan— est le récit de son arrestation ignominieuse. Celle-ci est narrée non seulement par les pasquins mais aussi par de nombreuses relations. Or tous ces récits coïncident sur l'essentiel. Après l'avoir menacé et accablé d'injures, la foule le conduit en prison. Le chemin se fait à pied et, même s'il jouit de la protection du Gouverneur et de l'intervention en sa faveur de certains amis de Pérez, le marquis est si brutalement molesté que, quelques jours plus tard, il meurt des suites de ses blessures. Le passage du *Pasquin de l'Enfer* où le marquis d'Almenara narre son arrestation est particulièrement intéressant :

[los Aragoneses] perdiendo la paciencia a baybenazos,
rompen, desquician, desbaratan puertas ;
en confusso tropel amontonados,
entran en mi demanda por la casa.
Dase por expediente vaya presso.
Juróme entonces ¡o mal caballero!
el Justicia de hazer vaya seguro
y entregóme a los lobos carniceros
sedientos de mi sangre y de mi vida.
Recívenme con grandes alaridos
"¡muera el traidor!" diciendo "¡muera !"
Torralba me asse que, por darne gusto,
a sí y a mí metió en esta pretura
y de cien mil espadas rodeado
a empellones me lleuan trompicando
qual me quita la gorra, qual me mesa
barba y cabellos, danme puntillazos
y otros en la cabeça me descargan
algunos fieros golpes, cuchilladas
éste con palo y quien con tranca yeren
y llueue sobre mí mucho pedrisco ;
cortan, magullan, rompen, despedazan
cabeza, piernas, brazos y vestidos,
ultrajes mil me dizen en las barbas,
llevándome arrastrando por las calles.
Mil vezes ví la sombría muerte,
mil vezes las espadas en los pechos
y las espadas se hazen vnos arcos
tentando por hallar alguna entrada
si no me defendiera el fuerte peto.
Desta suerte, ultraj[ado] y mal herido,
a la prisión obscura fuy llevado ;
a do me visitaron mis amigos,
mejor dixera mis verdugos fieros,
aquellos a quien yo mataba el hambre
remaneciendo allí al tercero día
como cuerpos aogados a la orilla,
sin ser su vista ya de otro provecho,
que de doblar mis males y dolores ;
enfín allí quedé rendido hado

al catorceno día sin aliento³.

La version des faits présentée par ce libelle se retrouve, à quelques variantes près, dans tous les pasquins et relations de 1591. En fait, bien d'autres récits de bien d'autres révoltes populaires, accomplies en d'autres temps et en d'autres lieux, présentent le même déroulement de l'action, les mêmes temps forts, la même gestuelle⁴. Si les textes se ressemblent, c'est que la mise en scène de la révolte est partout la même. Le scénario est toujours identique : la foule se presse autour de l'officier, l'encercle, lui arrache les attributs symboliques de son autorité— en particulier la "partie noble" de son vêtement : le chapeau et la cape — le pousse, l'injurie et le conduit, suprême humiliation, en prison. L'officier est ainsi symboliquement démis de son autorité ; dans le même temps, des prisonniers sont relâchés. La grammaire des textes reproduit, amplifie et perpétue un langage des gestes et des corps qui exprime une violence réglée et disciplinée. Les termes servant à évoquer le marquis dans les pasquins prolongent son humiliation : voleur, traître, fanfaron, *pícaro* ⁵. Les textes se complaisent à évoquer sa mort sous les

³ Cf. le récit de l'évènement proposé par la *Relación de 24 de Mayo... (Manuscrito de la Haya)* :
[...] la jente de fuera començó a gritar que al marqués querían y que le prendiesen [...] Abviendo ronpido las puertas, sacáronle asido de los cabeçones. [...] Ybanle diciendo a boçes el alarido de la jente "¡Muera el traydor!" y que dixese que yba preso ; y llobieron luego sobre él tantas espadas, pedreñales, pedradas, empellones, mogicones, palos en su persona que es ymposible contarlo en particular. Reçibió quatro eridas y una pedrada estocadas muchas que le andaban buscando entrada para la muerte pero alláronle armado. Caminaron con él asta la cárçel, suçediendo por momentos olas y encuentros fuertes de jentes y diziendo que yba presso y "¡Piedad señores, no me maten sin confesión, que boy en pecado mortal!" y desde que salió ni llebó gorra ni çapatos que con los brazos y cavos de capa se cubría. [...] Llegaron con el marqués a la cárçel y a la entrada un labrador assió de una tranca y le dio con ella que le hiço arrodillar. Así quedó desta manera presso el marqués".

⁴ LORENZO CADARSO, *Los conflictos populares en Castilla (siglos XVI-XVII)*, p. 186-195. Prenons à titre d'exemple le récit de la mutinerie de Tragacete à Cuenca en 1660 :

[...] habían embestido contra [el alcalde mayor] todos los referidos y muchos otros, y el dicho Julián Vázquez, alcalde ordinario, le había asido por la garganta, y los demás deudores haciendo motín [...] de manera que cada uno le daba su golpe o repujón, arrastrándole hacia la cárcel ; y porque decía "¡Favor al rey!", respondían todos palabras indecentes, y le habían hecho pedazos la vara y rasgado los vestidos, echándole en el suelo sombrero y capa, pisándolos; y todos agarrados del dicho alcalde mayor, le habían llevado a la cárcel ; y antes que llegase habían abierto las puertas y soltado los presos que en ella tenía [...].

⁵ A él sacaron de casa
diciendo que era ladrón,
que nos venía a robar
nuestros fueros de Aragón.
¡Dan, din, don!

De esta suerte lo llevaron
como infame picarón,
tirándole mil pedradas,
y él, pidiendo confesión.
¡Dan, din, don!

couleurs les plus infamantes : pour celui-ci c'est un laboureur qui lui a asséné le coup mortel l'obligeant à s'agenouiller sous le choc ; pour l'autre, les insurgés ne l'ont blessé que superficiellement et la mort est l'expression d'un châtement divin⁶ ; pour un troisième, le décès du marquis est le point de départ d'une évocation aussi burlesque que morbide de son enterrement :

Sus tripas le sepultaron
en el Señor Sanct Antón,
sin tañerle las campanas
ni dezir Chririelison .
¡Dan, din, don!

El cuerpo le han llevado,
medio casi en processión,
a que vean los Castellanos
las burlas de Aragón.
¡Dan, din, don!

Que ninguno se atreua
ser aquí tan fanfarrón,
que le sacan en plaza
entrañas y corazón.
¡Dan, din, don! [...]']

Le son du glas est remplacé par un joyeux refrain qui retentit en contre-point ironique. Il renvoie aux premières strophes de ce même pasquin où les cloches annonçaient, à toute volée, la victoire sur Almenara. Le pied-de-nez du refrain souligne les aspects parodiques de la cérémonie évoquée. La dépouille du marquis n'est qu'un amas de tripes⁸. Le cortège funèbre permet de porter en triomphe, comme autant de trophées, le cœur et les entrailles du marquis.

La libération de Pérez se conforme, elle aussi, au rituel. Elle est le pendant nécessaire à l'incarcération du marquis. La nouveauté c'est que Pérez ne recouvre pas vraiment la liberté puisqu'il est conduit en triomphe vers la prison du royaume. La portée symbolique du geste n'en est que plus grande : à la prison de l'Inquisition, le mystérieux palais maure de l'Alfajería, situé à l'extérieur de la ville s'oppose, au cœur de Saragosse, celle de la *Manifestación* qui symbolisait si parfaitement les franchises aragonaises qu'elle était connue sous le nom de Prison de la Liberté. Au chemin de croix d'Almenara, titubant sous les coups de la foule, il convient d'opposer le trajet de Pérez accompli au milieu des vivats. Face au traître conspué, se dresse le chef charismatique que l'on acclame par des cris de victoire stéréotypés : "Vive la liberté! ", "Vive les libérés!" mais aussi "Vive Antonio Pérez !". La foule, d'ailleurs, réclame pour lui un

⁶ Les insurgés ne sont pas des meurtriers et lorsque se produit la mort d'un subalterne elle est toujours présentée comme accidentelle :

Sucedieron muchos desórdenes y un negro del ynquisidor Morejón que salió por vna puerta falsa de la Aljafería —que deuía ,según el suceso, estar borracho— con vna rodela y con vna espada, dixiéndolo : "¡Viva el marqués y viva Castilla! y otras cosas sin término [...] lo hicieron acuar con la muerte [...].

⁷ *Pasquín del dan, din, don.*

⁸ La référence à saint Antoine associé dans le folklore au cochon souligne le caractère dégradant de l'épisode.

cheval, l'investissant ainsi d'un pouvoir et d'une responsabilité symbolique⁹. Ainsi élevé au-dessus de tous, transformé en *cabeza visible* du mouvement d'insurrection, il signifie la victoire sur les forces de la désagrégation. Almenara, par contre, est du côté du désordre. Dans les pasquins, d'ailleurs, le marquis est associé à la symbolique du monde à l'envers. Toutes sortes d'inversions donnent à voir les dangers auxquels s'expose ceux qui, comme lui, cèdent à la nouveauté. La description de l'arrestation du marquis d'Almenara par les insurgés est, à ce titre, intéressante :

Banle a buscar a su casa
y con lo que se defiende
le condenan, que las piedras,
contra quien las tira, vuelven.

Sacaron le luego della
con ignominia insolente ;
sus amigos le dejaron
y enemigos le defienden

Huyeron los de la sopa
que como comieron liebre
en ella se transformaron,
mas eran las mismas libres ¹⁰.

Toute la scène se passe sous le signe de l'inversion : les anciens amis deviennent ses bourreaux tandis que ses adversaires politiques le protègent. De même, les pierres empruntent une curieuse trajectoire et reviennent, tels des boomerangs, vers celui qui les lance. Toute cette évocation repose sur l'idée que le semblable attire le semblable, ou encore, et suivant les cas, provoque son contraire. Ainsi une analogie doit exister entre la faute commise et son châtement. S'inscrivant dans cette logique des correspondances, les Aragonais —dont Almenara achetait la loyauté en les invitant à sa table— détalent à l'instar des lièvres qu'on leur a fait déguster¹¹.

En faisant communier les insurgés dans le rire, les pasquins contribuent à prolonger la cohésion du groupe, et ce, d'autant plus qu'ils développent des thèmes

⁹ Cf. le récit proposé par Antonio Pérez dans son texte *Relación de 24 de Mayo* que l'on peut consulter à la Koninklijke Bibliotheek : 128 B 3 ou à l'Archivo Histórico nacional, 9/673 :

[...] en esto salió mostrandole el birrey al pueblo, levantóse un xeneral grito y alegría con satisfacción de "¡viba la libertad! y ¡biba Antonio Pérez! [...] aquí levantó el pueblo la boz que pusiesen a Antonio Pérez en un cavallo y no en coche con gran porfía para que le biesen todos. [...] Caminó el coche entre tanta jente por todas las calles y con tan gran grito y jubilo de las palabras dichas que no se puede encareçer las puertas y ventanas y aun paredes llenas de jente. Llegaron a la cárçel donde se apeó el birrey y condes y metieron Antonio Pérez en ella subieron con él los condes.

¹⁰ *Discurso de las cosas diuersas del reino de Aragón...*

¹¹ Ils sont habituellement désignés dans les pasquins par le terme *sopistas* ou encore par la périphrase *los de su pan y su sopa*.

fortement fédérateurs, tels que la nostalgie de l'âge d'or, la mise en cause des mauvais "ministres" ou le rejet frileux des étrangers¹².

Mais les pasquins de 1591 ne se contentent pas d'offrir aux Aragonais un point de vue sur les événements, ils désignent également leurs chefs aux insurgés. Ainsi le pasquin *Ahora vereís caualleros...* présente les gentilshommes (*caballeros*) comme les véritables chantres de la liberté et invite les Aragonais à imiter leur bravoure. Pour mieux les donner en exemple, l'auteur de ces vers n'hésite pas à les nommer :

¡Defended las libertades
y seguid esas cabezas
que a veinte y quatro de mayo
hicieron tantas proezas!

El corazón me da saltos
que nombre aquí parte dellos,
los quales iré nombrando
los que tengo en la cabeza :

vn don Martín de Lanuza,
vn don Pedro de Bolea,
vn don Oliuán Coscón,
vn don Diego de Heredia [...].

L'énumération s'étend sur trois strophes. Dans l'espace virtuel du pasquin, les insurgés du 24 mai défilent en vainqueurs et c'est leur triomphe que l'on nous donne à voir. Si ce cortège de noms peut faire craindre des représailles contre les gentilshommes désignés, il est avant tout une démonstration de force, une façon d'affirmer une présence dans l'espace public. De ce point de vue, nous pouvons dire que les pasquins réalisent une "montre" par l'écriture dont la fonction n'est pas de promouvoir le passage à l'acte mais au contraire de le différer. Ils remplacent le combat par les armes par celui des mots. En cela, les libelles font partie d'une stratégie de lutte caractéristique des mouvements populaires. L'affrontement armé est secondaire par rapport à des pratiques symboliques d'intimidation ; les aspects tactiques l'emportent sur les aspects idéologiques. Le même procédé est utilisé par le pasquin *En alabanza de caballeros...* mais cette fois-ci, deux membres de la haute noblesse, les comtes de Morata et Aranda, président le défilé triomphal¹³.

¹² À titre d'exemple, retenons le passage du *Pasquín del infierno* qui invite les Aragonais à se défier des agents castillans du roi afin de mieux "veiller au grain":

¡Ojo, pues al virote, Aragoneses!
Procurad dexar malos abusos
pedid que se reformen los ministros
no consintáis que sean extrangeros [...] .

13

¡Del de Morata el valor
y del de Aranda la fama,
de Don Martín de Lanuza
se canten proezas altas

de don Pedro de Bolea

Cependant vers le 10 juillet, les pasquins changent de cible. Ils n'ont plus tant le soucis d'entretenir l'ardeur combative des insurgés que celui d'exercer une pression sur les juges afin qu'ils tranchent en faveur de Pérez. Cet objectif est atteint grâce à une véritable campagne d'intimidation au cours de laquelle les hommes de loi sont abreuvés d'injures¹⁴. À partir de ce moment-là, et trouvant que les choses sont allées trop loin, un certain nombre de voix dissidentes s'élève : certains pasquins, estimant que la justice ne peut être rendue dans la rue, convient les nobles à jouer les médiateurs auprès du roi. Face à ce qu'ils considèrent comme une trahison des élites, d'autres libellistes s'en remettent au peuple représenté par les laboureurs. Il ne s'agit plus, comme précédemment, d'un appel à l'ensemble de la collectivité aragonaise. Il n'est plus question de souder autour d'un thème fédérateur— les libertés du royaume— mais de diviser, d'exploiter les rivalités latentes entre le tiers état et la noblesse.

Les pasquins du mois de juillet, en louant la probité et le courage des laboureurs, invitent les gentilshommes à se ressaisir ¹⁵:

¡Atribúyanse las loas
y las sátiras que andan
a solos los labradores,
pues son suyas las hazañas!

L'exaltation de la fidélité et de la bravoure des laboureurs correspond à deux stratégies complémentaires. D'une part, le pasquin cherche à récupérer pour la cause des libertés aragonaises les gentilshommes que les excès des extrémistes ont échaudé ; d'autre part, il aspire à galvaniser les laboureurs. En effet, leur aide serait précieuse en cas d'affrontement armé. Pour le *Billete del labrador*, d'ailleurs, les laboureurs incarnent, au-delà de leur apparence grossière, les véritables valeurs patriotiques et guerrières:

De labradores publicuen
que si las montañas labran,
más que la tierra cultivan
la libertad de su patria.

Que el rico brocado cubren
debaxo la capa parda
pues sus capotes afforran
con fuertes y ricas armas.

En réponse à ce provocant libelle qui confie aux roturiers l'honneur aragonais, le pasquin *Dicen que hay grandes que quieren* exprime le point de vue inverse. C'est aux nobles qu'il incombe de lutter pour l'Aragon en y ramenant l'ordre et la paix¹⁶. C'est

como mis plumas las canta
un Don Iván Coscón
que a don Diego Heredia iguala [...]!

¹⁴ Sur les événements du 10 juillet cf. JARQUE MARTÍNEZ, E. et SALAS AUSÉNS, J.A., *Las alteraciones de Zaragoza en 1591* (Zaragoza : Edizións de l'Astral , 1591, p. 90) .

¹⁵ *Si las célebres estirpes ...*

¹⁶

¡Ea, frenético reyno,
busca quien busque tus paces

parce que ceux-ci ont failli à leur devoir, que la défense des lois est désormais entre les mains de la populace. Alors qu'ils auraient dû jouer le rôle d'intermédiaires entre le Roi et ses sujets, ils ont préféré adopter une attitude attentiste ou même s'afficher en compagnie des insurgés. Soucieux de dissocier la cause de Pérez de celle des lois et franchises aragonaises, l'auteur du libelle souligne les paradoxes d'un combat qui n'a que l'apparence de la cause juste :

¿Qué libertad puede ser
forzar a los judicantes
a que no sigan las leyes,
sino vuestras voluntades?

¿Quién os osará decir
que es reyno de libertades
donde al tribunal más libre
hay un vulgo que lo mande?

Il y a contradiction à prétendre lutter pour les libertés et à museler, dans le même temps, la justice. De plus ce combat risque de compromettre à jamais les libertés aragonaises :

Y no faltará quien diga
que de nuestras libertades
nace este fruto infernal
y que ellas son infernales.

Craignant une défection des gentilshommes, les libellistes transforment les laboureurs, jusque là absents du débat, en groupe de pression. Dans le même temps et pour des raisons inverses, des nobles se lancent dans la guerre des pasquins : prônant le retour au calme et le respect de la loi, ils confisquent au peuple tout rôle politique. Celui-ci n'est, d'ailleurs, qu'un instrument entre les mains de la petite noblesse pour qui l'éloge du laboureur est une façon d'opposer une vertu ancestrale aux démissions de la grande noblesse. Au demeurant, ce clivage entre grands et gentilshommes s'explique par le fait que ces derniers, cadets de famille, étaient privés des avantages que leurs aînés trouvaient dans la castillanisation croissante du Royaume.

Les tensions reflétées par ces pamphlets donnent lieu à une réflexion sur le rapport au roi. Le pasquin *Dicen que hay grandes que quieren* évoque un souverain absent que les sujets ne peuvent jamais rencontrer, condamnés qu'ils sont à compter sur la médiation des Grands. L'éloignement du roi est le support d'un certain nombre d'allusions critiques qui s'en prennent aux représentants de Philippe II en Aragon : le marquis d'Almenara, le bailli Labata, le magistrat Lanuza et même, de modestes agents comme Seraffin de la Cueva. Cette mise en cause des mauvais ministres et conseillers fonctionne de façon ambivalente puisqu'elle est à la fois une façon de préserver l'image du roi et de l'atteindre de façon détournée :

[...]con el Rey no hay quien hable,

busca un grande que al rey diga
el origen de tus males!

sino por medio de gentes
que obscurecen las verdades.

¿No veis que aunque salga el agua
pura de sus manantiales,
toma el sabor del terreno,
del arcaduz por do sale?

¡Hablad cara a cara al Rey,
porque la razón que pase
de vuestra boca a su oído
no tenga donde alterarse !¹⁷

Le roi ne peut être tenu pour responsable puisqu'il ignore tout des vilainies que l'on commet en son nom. Cependant dans le pasquin intitulé *En consolación del Marqués* la bonne foi du roi est remise en question par le biais de considérations générales sur la nature des princes :

[...] es condición de príncipes
que bien por el mal dar suelen,
mas en esso no se fie [Almenara].

Que ya Alejandro murió,
y los que en el mundo hoy viuen
lo bueno siempre mirar dexan
y a lo malo, mal terrible.

Se refusant à dépeindre Philippe II sous les traits d'un Alexandre magnanime, le pasquin l'accuse implicitement de tyrannie. Celle-ci est, d'ailleurs, ouvertement dénoncée dans le *Pasquín tercero* :

A éste [Felipe II] nadie le quita
su ceptro ni su corona,
y éste a nadie perdona
sino al que al mal le inçita

al que con astucia y maña,
negando a Dios y a su ley,
entrega su patria, el rey
le ama por tal açaña.

Al que obedeze a la ley,
por el mismo rey iurada,
y hace que sea guardada,
a éste, persigue el rey.

Cette dernière strophe renvoie à l'une des spécificités politiques aragonaises. Suivant une tradition à la fois historique et mythique, le monarque y était soumis, plus étroitement qu'ailleurs, à la loi et il pouvait être démis s'il venait à l'enfreindre. D'ailleurs, le libelle fait référence à la légende des *Fueros de Sobrarbe* qui relatait l'origine mythique de cette subordination particulière du roi à la loi :

¹⁷ *Dicen que hay grandes que quieren ...*

Y porque suele acaecer
en reyes el querer mandar
sin quererse a ley atar,
quiso el Reino más hacer :

al tiempo que el Reino inclito
quiso que el rey le rigiese
fue con condición que hubiese
Justicia¹⁸ sin su apetito ;

y que éste juzgar pudiese
cualquier causa aunque juzgada
fuese en juicio y pronunciada
por rey o por quien quisiese

cuales tan sabios varones
como los que las hicieron
fueron estas condiciones
y las demás que pusieron,

las cuales todas juró
el rey a quien le fue dado
y todos lo han jurado
y éste también las juró.

Ayant juré, comme tous ses ancêtres de respecter les lois aragonaises, Philippe II, en permettant le transfert de Pérez vers l'Inquisition, est devenu parjure ; dès lors, il ne peut plus prétendre au respect de ses sujets.

Parmi les textes qui stigmatisent le roi, il en est un particulièrement intéressant. Il s'agit d'un libelle qui se présente sous la forme d'une devinette de telle sorte que, seul le lecteur initié, peut accéder au sens caché du pasquin :

¿Quién porná lo que falta
en este onzeno número pintado
1 0 0 . 0 . 2 0 5 0 0
y puesto
mostrará
y el que
promete de mostrar gran cosa
a toda nuestra España provechosa? ¹⁹

¹⁸ Le terme renvoie à la fois à la Justice (*la justicia*) et au Grand Juge (*el Justicia*). Ce dernier veillait sur le respect de la loi en Aragon et tranchait dans les litiges qui opposaient le roi à ses sujets.

¹⁹ Ce pasquin se trouve à la Bibliothèque de Paris dans le procès mené contre Pérez par l'Inquisition, il fait partie de la déclaration de Basante : B.N.P., Esp. 89, f. 257-258 . Le pasquin existe sous une autre forme à la B.N.P., Esp. 91, f. 180 v :

¿Quién porná lo que falta
en este onzeno número pintado
1 0 0 . 0 . 2 0 5 0 0
y puesto
mostrará
y el que
mostra..... ...

Nous avons la chance que l'un des témoins à charge dans le procès mené par l'Inquisition contre Antonio Pérez, se soit attaché à résoudre l'énigme dans une lettre qu'il a adressée au Saint-Office. L'homme s'appelle Diego de Bassante. Il était professeur de grammaire à Saragosse et Pérez l'avait fait venir à la prison de la *Manifestación* pour l'aider à parfaire son latin. A l'occasion de ces leçons, ils devinrent amis et Basante participa activement à la rédaction et diffusion de pasquins. Interrogé par les inquisiteurs, il perdit très vite sa réserve et, espérant se concilier les bonnes grâces de ses juges, il rédigea une confession spontanée où il accablait son ancien ami. Entre autres bassesses, il se porte volontaire pour résoudre l'énigmatique pasquin. Après une introduction quelque peu pédante où il fait l'historique des devinettes, il entreprend d'expliquer l'énigme. Pour ce faire, il commence par proposer deux modifications : le troisième et le huitième chiffre doivent être remplacés par des valeurs différentes. L'énigme transformée par les soins du subtil Basante, devient :

¿Quién porná lo que falta
en este onzeno número pintado :
1 0 1 . 0 . 2 2 5 0 0 ?
Y puesto
mostrará
y el que
promete de mostrar gran cosa
a toda nuestra España provechosa?

La devinette comporte deux volets. Pour la résoudre, il faut, non seulement compléter le nombre mais aussi le texte. Le pasquin propose une consigne permettant de calculer le nombre de l'énigme : il doit être un multiple de 11 (*onzeno número*). Pour ce qui est du reste, Basante semble s'inspirer assez librement du contexte historique et de schémas mentaux convenus qui associaient l'homme au cosmos et établissait des correspondances entre les chiffres, les lettres et les choses.

Le nombre à découvrir est composé de onze chiffres et est divisible par onze ; les lettres manquantes aux quatrième et sixième vers sont au nombre de 11, tandis que 22 lettres (soit 2 x 11) sont nécessaires pour compléter le sixième vers. Ce nombre renvoie implicitement à l'idée de crise puisque pour les maladies graves, le onzième jour était celui du paroxysme.

Pour résoudre l'énigme, Basante part du nom du roi en latin (*Philippus II*) et de l'évocation de son règne (*Philippo rey*) ; ces deux expressions comptent onze lettres chacune et désignent la cible du texte. Il associe ensuite le nom du roi aux onze sphères célestes —la Lune, Mercure, Vénus *etc.*—puis il associe à chacun de ces ciels, une valeur issue de la mise en rapport des onze sphères célestes avec le nombre de l'énigme.

promete de mostrar gran cosa
a toda nuestra España provechosa?

Celui-ci est 10 130 422 500 et il a été obtenu après divers tâtonnements dont Basante rend compte en annexe²⁰. Le professeur est parvenu à ce résultat en multipliant l'année de la naissance du roi Philippe II (1525) par l'âge du roi (66 ans) ce qui fait 100 650. Ce nombre au carré est le chiffre de l'énigme.

Ce calcul est fondé sur une erreur puisque la date de naissance de Philippe II n'est pas 1525 mais 1527 et, conséquemment, le roi n'était pas âgé en 1591 de 66 ans mais de 64. Le fait que Bassante résolve à partir de très faibles indices une énigme dont il a modifié deux chiffres, s'ajoutant au fait qu'il tombe "juste" en partant de prémices fausses, nous permet de supposer qu'il est en réalité l'auteur de la devinette. Poussé par une naïve fierté d'auteur, il explicite le non-dit d'un pasquin qui, sans son zèle, serait sans doute resté lettre morte. L'erreur sur la date de naissance du roi pourrait être volontaire car elle permet de lui attribuer 66 ans, or ce nombre ne pouvait que rappeler le néfaste 666 de l'*Apocalypse*, associant indirectement Philippe II et l'Antéchrist²¹.

Bassante propose le tableau de correspondances suivant :

P h i l i p p u s I I										
P h i l i p p o R e y										
Luna	Mercurio	Venus	Sol	Marte	Júpiter	Saturno	Cristalino	Trepidationis	Firmamento	Empyreo.
1	0	1	3	0	4	2	2	5	0	0

Une fois tout cela posé, il ne reste plus au lecteur du pamphlet qu'à dérouler les conséquences du système de correspondances et Basante se fait un plaisir de broser pour les inquisiteurs le portrait de Philippe II ainsi obtenu :

El primer cielo que es la Luna [...] à quien como quiera que se atribuya la variedad, mudanza e inestabilidad dándole número lleno que es el 1 pretende significar tener su Magestad parte en ella y participar de su influxo.

En el segundo número comprehende a Mercurio dios de la sabiduría y de la eloquencia, del qual no quiere su magestad participar y así le pone la casa vacía con vn 0 que no tiene valor ninguno.

²⁰ Bassante propose les différents calculs auxquels il s'est livré pour parvenir au nombre recherché. Le dixième est le bon :

10130422500= número onzeno deseado producido de los años corrientes [illisible] por el año que su magestad nació que fueron 1525 y de los su Magestad 66 que es un número onzeno y el producto destos que es 100 650 por sí mismo multiplicado me pide me da en nº onzeno que el enigma me pide y en que se funda.

²¹ Cf. *Apocalypse*, Chap. 13, v. 16-18. Sur la pratique de l'isopsépie— qui permettait d'associer deux expressions ayant la même valeur numérique — cf. IFRAH Georges, *Histoire Universelle des chiffres* (Paris : Robert Laffond, 1995, 2 vol). Au cours des siècles plusieurs personnages furent, suivant cette méthode, associés au nombre de la bête (666) et donc, à l'Antéchrist ; parmi eux Néron et Luther.

Del tercer cielo de Venus y de su influxo Diosa del amor también se da parte aunque por la edad cansada no mucha, y así mete en la tercera esfera 1.

El sol ocupa la 4a Rey y Señor y moderador de los demás astros, cuyo es propio estender sus rayos por todo el universo, señorear a todo el mundo, ser estimado y temido de todas las naciones, tanto que muchos le adoran por Dios olvidados del Criador, con suavidad extraña y sin sentirse levanta los vapores de la tierra, con que buelbe a enriquezerla, y muchas vezes con los que en vna tierra levanta soplando el viento enriqueze à otra, descargando en ella sus thesoros, y otras propiedades à este tono de todas las quales quiere que participe mucho su Magestad poniendo en la casa 4a número 3 por parecelle al satyrico que ha estendido su potencia y poderío por todo el mundo más que ningún otro príncipe queriendo mandarlo y señorearlo todo. Que todos sus vasallos y ministros le sirven y reverencian contanto respeto y cuydado como si fuesse Dios, y aun a vezes olvidándose del Criador por no faltar a su servicio. Que con extraño artyficio de varias imposiciones ha sacado y saca de sus vasallos thesoros inestimables, vapores que muchas vezes el viento de las guerras y dissensiones ha llevado a descargar à las extrañas tierras de Alemania e Inglaterra²².

Le portrait de Philippe II n'est pas très flatteur. Hormis quelques qualités portées à son crédit — sa belle prestance et sa richesse—, le reste ne sont que défauts. Il ressort de cette évocation que Philippe II est lunatique, inconstant et influençable. D'une timidité et d'une irrésolution malades, il est coléreux et arbitraire. Sa puissance est ressentie comme un fardeau par un royaume que l'absence du roi prive de ses faveurs et qui, par contre, supporte le poids excessif de l'impôt. Ce dernier thème ne fut pas une exclusivité aragonaise, mais il prenait des consonances particulières dans un royaume qui se retrouvait soudain à la périphérie du pouvoir.

Il n'est pas anodin que dans son interprétation du pasquin, Basante s'attaque à la puissance du roi sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations : sa puissance sexuelle est à son déclin, ses qualités de guerrier sont inexistantes, la puissance de son intellect médiocre. Nous sommes bien loin des portraits officiels, du Philippe II martial du tableau d'Antonio Moro mais aussi de l'image du roi sage véhiculée par les portraits de l'âge mur .

22

La suite de la glose de Bassante est :

La casa 5a es de Marte, Dios de las guerras y de las batallas, y para denotar que su Magestad no lo ha sido, en ella nos le pone cero.

De Júpiter es la 6a, Dios de las riquezas y venganças à quien le suelen pintar con un rayo en la mano y el rostro ayrado y encendido. Y assí para significar que de entrambas condiciones participa yualmente, nos le pone número par diuisible en binarios.

A Saturno se deue la 7a maligna estrella triste y melanchólica, de la qual y su condición le quiere dar parte declarándolo el número 2.

Del cristalino cielo que es lustroso y resplandeciente como a galán lustroso en n° 2 le da parte.

Del cielo que llaman los astrólogos *emptus trepidationis* y de su influxo quiere el número 5 y el malicioso Poeta su Magestad participe mucho, notándolo con esto de tímido e irresoluto en los negocios, y de lo que aquí se sigue que es de cruel.

El décimo cielo es el de Firmamento, primer moble, o estrellado regidor y governador con inviolable firmeza y movimiento rato y estable de todos los demás cielos, adornado de variedad de Estrellas lucidísimas por las quales se entienden las virtudes naturales y adquisitivas.

El vndécimo es el Empyreo común patria, mansión y morada de los bienaventurados de los quales el zoilo imbidioso Satyro no da parte alguna a su magestad cerrando el número y su malicia con estos dos ceros désela nuestro Señor después de largos y felicísimos años.

Le thème de l'impuissance royale est exploité grâce à un nouveau système de correspondances proposé par Bassante et qui se superpose au précédent. Se fondant sur les sept âges de l'homme et plus particulièrement sur la division "égyptienne" de l'existence humaine en sept périodes de onze ans, Bassante propose de nouvelles associations :

Conforme a esto, pretende el poeta malévolo que a su Magestad, en la primera edad de su pueritia, fue sujeto a la Luna y sus mudanzas y le da n° 1. Que en el 2° onzenario dado a Mercurio quando los mancebos aprenden las disciplinas y sciencias su Magestad no tuvo parte. Pero sí en el de Venus y sus juegos, como también en el 4° de poder y mandar y en el 5° que es de Marte, no le concede parte ; de Júpiter se le da como ya dixe en la edad sexta la cual acabó en los 66 años de su felicísima edad. En el principio de la séptima edad en que Saturno reyna y la que su Magestad agora ha comenzado dándole el n° 2 parte de su maligno influxo, de sus tristezas y melancholías, y de los infaustos e infelices sucesos que aquel Dios tuvo al cabo de su vejez. Pues se sabe como fingen los Poetas que fue echado del Cielo por los Titanes [...] ¡Con semejantes sucessos amenaza à su Magestad este Can rabioso y esto dize ser a toda España útil y provechoso! [...].

Le portrait en diachronie n'est guère plus flatteur que le premier : après une jeunesse marquée par l'inconstance et une absence de goût et d'aptitudes pour l'étude, le roi a été comblé par ses années de maturité qui, même s'il n'a jamais été un roi guerrier, lui ont apporté : amour et pouvoir. Avec la vieillesse, a commencé une période de déliquescence marquée par la mélancolie. La comparaison de Philippe II avec Saturne, permet à l'auteur de l'énigme d'augurer la chute imminente du roi, renversé par les insurgés ; en effet, la légende voulait que Saturne, roi de Crète, eût été chassé du pouvoir par son fils Jupiter ; de plus, le Titan Saturne —assimilé à Cronos— était, à la fois, le castrateur de son père et le meurtrier de ses enfants²³. Associé à un mythe de succession, Saturne renvoie à l'image d'un roi qui n'en finit pas de régner et dont la mort aurait permis à la royauté de s'incarner dans un roi plus jeune. La durée exceptionnelle du règne de Philippe II alimenta, à la fin de sa vie, toute une série d'écrits et de remarques satiriques²⁴. Ceux-ci témoignent, certes, du mécontentement que suscitait sa politique mais, de façon plus fondamentale, elles expriment l'idée ancestrale suivant laquelle pour mieux protéger l'image idéale d'une royauté d'essence divine, il fallait mettre un terme à l'exercice du roi avant sa dégénérescence physique ou la naissance d'un conflit²⁵. On songe à la description de Philippe II faite par l'ambassadeur vénitien Nani qui

²³ Ce motif apparaît également dans le *Pasquín tercero* où Philippe II est associé à Hérode et au Massacre des Innocents :

Las antiguas escrituras
de los fieles escritores
nos muestran del rey Eroses
crueldades no futuras ;
nada menos nuestro Rey [...].

²⁴ Cf. BOUZA ÁLVAREZ, Fernando, "La majestad de Felipe II. Construcción del mito real" in José MARTÍNEZ MILLÁN, *La Corte de Felipe II* (Madrid : Alianza editorial, 1994, p. 37-72).

²⁵ Sur ces questions cf. James George FRAZER, *Le Rameau d'Or* (Paris : Robert Laffont, col. Bouquins, 1983, 2 vol.).

insiste sur l'acharnement du roi à vouloir gouverner jusqu'à son dernier soupir sans laisser la place à son fils²⁶.

Désormais il ne reste plus à Basante qu'à compléter le pasquin ; s'appuyant sur les termes-clé obtenus grâce au tableau de correspondances — la référence au roi, aux sphères célestes (*alta esfera*), à Saturne et à des nombres néfastes (*hado*)—, le professeur de grammaire propose le texte suivant :

¿Quién porná lo que falta
en este onzeno número pintado
1 0 1 3 0 4 2 2 5 0 0
y puesto 'n l a 's f e r' a l t a
mostrará de P h i l i p p o ' l t r i s t e ' s t a d o
y el que 'l S a t u r n o h a d o
mostrará q u e l e a s a l t a,
promete de mostrar una gran cosa
à toda nuestra España provechosa.

Une fois de plus, éclate le caractère éminemment ludique des pasquins ; mais ici le jeu, particulièrement complexe, renvoie à des pratiques en vogue à la cour et que seuls quelques initiés étaient capables de manier avec aisance. Adressé à un public confidentiel, ce pasquin devait être, néanmoins, particulièrement efficace. En effet, sa forme énigmatique, donne l'illusion grisante pour celui qui le déchiffre d'accéder au sens caché des choses. La devinette, tissée de silences éloquents, constitue un cas limite dans la littérature polémique ; en effet, sa force vient de ce que renonçant à dire le moins, elle suggère le plus. Elle est, en cela, un exemple frappant du pouvoir dévastateur des mots qui même lorsqu'ils sont passés sous silence atteignent leur cible.

Même si, comme la plupart des révoltes d'Ancien Régime, l'insurrection aragonaise se présente comme un mouvement de défense de vieilles traditions plus ou moins mythiques au centre desquelles se trouve le roi, certains pasquins osent s'attaquer à Philippe II. Ces critiques, qui sont une mise en cause du roi et non de la royauté, s'expliquent à la fois par la conception pactiste que les Aragonais avaient de la monarchie et par l'ambiance fin de règne des années 90. Philippe II est, désormais, un roi vieillissant dont les sujets espèrent la mort.

²⁶ "Era religioso, justo, parco y pacífico. Pero la primera cualidad se convertía en razón de Estado, la segunda en severidad cruel, la tercera en avaricia y la cuarta en querer ser árbitro de la Cristiandad" et encore : "Ha tenido al príncipe tan sujeto que es indescriptible[...]". Cité par Manuel RIVERO RODRÍGUEZ, *Álbum in* Geoffrey PARKER, *Felipe II*, (Madrid : Alianza 1979, p. 16).